
Le regard et la voix

Abdelkader Djemaï

Près de quarante années après, j'entends encore la voix de ma grand-mère qui pleurait à chaudes larmes sur le sort de son fils aîné parti travailler dans le Nord de la France, loin derrière cette Méditerranée dans laquelle, poids des traditions oblige, elle ne s'était jamais baignée.

Sa voix, bien sûr émouvante et inquiète, disait, comme d'habitude, la peur de le voir dévorer par *França*, cette ogresse boulimique, qui mange, outre fils de famille, du *halouf*, du cochon et qui faisait la guerre à son pays. La peur aussi qu'il prenne froid, qu'il se nourrisse mal, et qu'il tombe malade, sans personne pour le soigner. Elle craignait également qu'il épouse une Française, une *gaouria* et finisse, comme tant d'autres malheureux, par perdre son âme, si ce n'est sa santé dans un travail pénible et dangereux, celui naturellement de mineur, dans la région de Béthune.

Il y a quatre ans, je l'entends encore me dire, au téléphone, dans une cabine, près de la Gare de Lyon, de rester en France, d'y faire ma vie et de ne pas rentrer au pays, cette fois en guerre avec lui-même, avec ses tueries, ses tragédies.

Elle me demanda aussi d'aller voir mon oncle qui vivait toujours à Béthune. Le brave homme, qui avait arraché des larmes poignantes à sa mère, était depuis longtemps en retraite. Il jouissait d'une bonne santé et avait épousé une Française, qui lui avait donné cinq enfants, mes cousins, tous plus âgés que moi.

Entre ces deux moments, entre ces deux guerres, il y a toujours, si l'on fait un effort de vérité sur soi-même, l'histoire, on l'a dit, mais pas souvent répété, d'une relation forcément heurtée, nécessaire, conflictuelle et féconde. C'est pourquoi, à mon modeste niveau, mon travail d'écriture, fondé sur un désir, sur un devoir de mémoire, me fait notamment l'obligation de raconter, de dire, à travers le regard de la littérature, ma part d'enfance, c'est à dire une grande part de moi-même dans une Algérie en feu, mais qui n'excluait pas l'amitié ou la fraternité pour mes jeunes camarades de quartier, de classe et de jeux. Dans mes

Hiver 1997-1998

romans, comme un *Été de cendres* et *Sable Rouge*, ils se prénommaient Antoine, José ou Madeleine qui fut ma première histoire d'amour.

Je fais revivre dans des pays arrachés à l'oubli, le patio dans lequel j'ai vécu, un lieu emblématique, convivial, par excellence méditerranéen, et qui ressemblait à un livre vivant, ouvert aux bruits, aux odeurs et aux souvenirs. Là, dans de modestes logements, entre le brasero et la niche à pain, la vieille armoire et la natte d'alfa, le crucifix et des gravures sur des lieux saints, cohabitaient des familles algériennes, françaises, espagnoles ou juives, confrontées aux difficultés de la vie et aux fracas de la guerre.

J'ai tenté de rendre l'atmosphère, pas toujours gaie, de cette époque, en essayant d'éviter de tomber dans une nostalgie suspecte ou désuète, dans un manichéisme de bon aloi ou dans un unanisme de façade. Ce qui n'empêche pas, par ailleurs, les incompréhensions et les préjugés qui, on le sait, ont la peau dure. Comme ceux qui ont entouré mon besoin de faire un livre sur les différents séjours effectués par Albert Camus, à Oran, entre 1938 et 1942, séjours presque méconnus et qui méritaient d'être relatés. Les uns me reprochèrent alors d'écrire sur un écrivain qui était contre l'indépendance de l'Algérie et les autres voyaient d'un mauvais œil un "Arabe" s'intéresser à un Prix Nobel français et mieux encore à un pur produit du génie pied-noir. Je fis le livre sur cet immense écrivain, qui a su chanter sa terre et qui fait partie intégrante, qu'on le veuille ou non, du patrimoine algérien.

Ayant fait l'école laïque et républicaine, connu la plume Sergent Major et l'encrier, récité des fables de La Fontaine ou des tirades de Phèdre ou du *Malade Imaginaire* et eu pour ancêtres hypothétiques des Gaulois, il m'appartient aussi de dire, sans perdre mon âme ou mes tatouages, l'amour que j'ai pour la langue française. Un choix du cœur et qui représente, par certains côtés, un pays qui est pour moi, là aussi qu'on le veuille ou pas, mon pays.

Il y a la voix de ma grand-mère qui avait peur pour son fils, la mienne qui tente de s'exprimer à travers l'écriture, puis il y a encore le regard. Bien sûr, celui, exécrable, du raciste, agressif, méprisant pour celui qui est basané ou qui parle mal le français. Mais il existe également le regard amical, voire fraternel que l'on porte, ici, à l'émigré, aux exilés de tous les pays.

Deux moments, deux histoires, qui me font encore plus comprendre que les mots ont une voix et un regard pour dire ce qui nous relie au monde, c'est à dire à l'universel.

Abdelkader Djemaï est écrivain. Derniers titres parus, aux Editions Michalon: *Un été de cendres*, *Sable Rouge*, *Camus à Oran*. Son nouveau roman *31 rue de l'Aigle* paraîtra en février 1998 aux mêmes éditions.